

La polémique, où ça?

Bernard Pozier

Numéro 30, automne 1986

Le polémique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15273ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pozier, B. (1986). La polémique, où ça? *Moebius*, (30), 43–45.

BERNARD POZIER

La polémique, où ça?

Depuis la fin des années soixante, atteignant une certaine maturité de par la certitude de sa propre existence, la littérature québécoise s'est exercée à être plus une forme d'expression, c'est-à-dire une «littérature», qu'un véhicule socio-politique, c'est-à-dire une littérature «nationale».

Les textes neufs donc se sont éloignés volontairement du champ de la revendication comme de celui de la satire pour oeuvrer plus près des mots, des formes et du langage. Ecrire redevient un règlement de compte avec la page, mais dont la résultante alors ne peut avoir un grand impact sur les masses plus populaires, la recherche primant souvent sur la parole et sur les idées.

On ne voit donc pas d'idée neuve énoncée par un texte se promener comme une proclamation entre les lignes, les bouches et les oreilles. La littérature québécoise désormais se permet sans rougir d'être une littérature, donc d'être une somme d'expérimentations solitaires et sans cause au lieu d'être un outil asservi à l'atteinte d'un objectif commun. Cette littérature-là, bien sûr, avait l'avantage de créer l'illusion d'être utile et d'être efficace. Quel écrivain prétendrait sérieusement de nos jours que lui et ses textes sont utiles et efficaces?

Les textes s'écrivent, se lisent et s'interprètent presque résolument dans la solitude de leur unicité et ils proposent rarement des idées, des slogans, des pratiques, des préceptes... Comment alors être contre, ou même pour? Qu'avoir pour une lecture, sinon un goût, une répulsion ou un désintéressement personnel et subjectif face à un objet qui nous fascine, nous écoeu-

re ou nous ennuie? Et qu'est-ce alors qu'une opinion ou une critique s'il n'y a jamais de mise en rapport entre les points de vues? Or il n'y a jamais dans notre littérature de véritables discussions, seulement des cas isolés de hargne ou d'encensement. Privément, il y a l'ironie, l'humour, la farce comme seules réactions critiques, mais toujours hors de l'institution.

Parce que la littérature québécoise est bien sérieuse et parce qu'elle s'est donné une institution et des structures très fortes, les écrivains ont de plus en plus une vie mondaine qui les force à la politesse. Comment émettre le moindre commentaire un tant soit peu négatif sur un confrère que l'on peut croiser dans n'importe quel lancement, table-ronde, colloque ou lecture, quand celui-ci peut être critique, siéger sur un jury de bourse ou bien de prix, ou encore sur un comité de lecture. Il vaut donc mieux désormais pour un écrivain québécois ne jamais dire ouvertement ce qu'il pense et ce qu'il croit, ne jamais être contre quiconque ni quoi que ce soit, ni même pour, on ne sait jamais, ça peut être mal vu et nuire à la carrière. Il vaut mieux devenir un artiste de la neutralité positive absolue et se réfugier dans le confort des sujets indéfinis. Même si ce sont toujours les mêmes, par exemples l'américanité, la modernité, le comment écrivez-vous, etc. On est là-dessus, dans tous les colloques et dans toutes les revues, bien ouvert, chacun a droit à son opinion, surtout générale et théorique, et peut l'exprimer à côté de celles des autres, mais jamais en dialogue, jamais en questions-réponses, jamais en confrontation, puisque tous ont raison dans la pluralité de l'éclatement textuel.

Après la séance, tous auront bien l'occasion de rire en coulisses avec les amis de ceux qu'on aimait moins et qui en feront autant inversement. Et personne n'aura ni la chance de comprendre, ni celle de modifier son point de vue, qu'il aura de toute façon gardé secret. La discussion, évidemment, fait peur aux certitudes et aux idées reçues, même modernes, et puis cela peut froisser la susceptibilité de l'artiste. Alors discuter des textes ou des pratiques équivaut bien souvent pour plusieurs à attaquer personnellement les auteurs, même s'il ne s'agit en fait que de mots et d'idées, de signes sur les pages... et finalement d'intellectuels discutant

d'un sujet et échangeant à ce propos.

Mais c'est là la seule situation inimaginable de la machine à fiction québécoise, on a affaire à des intellectuels qui ne savent ni ne veulent discuter, préférant laisser croire que ceux qui ne pensent pas comme eux sont des arriérés et que la vérité est bien évidente en littérature comme ailleurs.

La polémique, où ça?

Voilà le vrai genre disparu dans la modernité. Les derniers essais en cette matière, autour de quelques prix, autour de la place de la littérature dans les médias ou bien autour des genres littéraires soi-disant disparus ou encore nouveau-nés... tout cela a été reçu et mené comme un feu d'artifice de pétards mouillés et de lettres mortes étouffées, car ce sont là des sujets dont on ne devrait pas parler. OU donc y aurait-il de la polémique s'il n'y a ni échange ni discussion véritable?

Il faudrait peut-être s'interroger sur la valeur d'une création incapable de générer de sensibles réactions?